

COLLECTION ZÊTËSIS



# L'HOMME ET LE NÉANT CHEZ JEAN-PAUL SARTRE

PETER ROYLE



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL



«... depuis le commencement,  
tout notre discours  
a été une *recherche*  
de la connaissance...»

PLATON, *Théétète* 196 d





L'homme et le néant chez  
Jean-Paul Sartre



COLLECTION Zêtêsis  
Série « Textes et essais »

# L'homme et le néant chez Jean-Paul Sartre

PETER ROYLE

Les Presses de l'Université Laval

*Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société d'aide au développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.*

*Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise de son Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.*

Maquette de couverture et mise en pages : Mariette Montambault

ISBN 2-7637-8236-1

© Les Presses de l'Université Laval 2005

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Distribution de livres Univers

845, rue Marie-Victorin

Saint-Nicolas (Québec)

Canada G7A 3S8

Tél. (418) 831-7474 ou 1 800 859-7474

Télec. (418) 831-4021

[www.ulaval.ca/pul](http://www.ulaval.ca/pul)

## INTRODUCTION

Jean-Paul Sartre est à maints égards le Voltaire du XX<sup>e</sup> siècle. Il a écrit de la fiction (romans, nouvelles, théâtre), des ouvrages critiques et des tracts politiques, sans parler de ses scénarios cinématographiques ou de ses portraits phénoménologiques, et dans *Les Troyennes* il s'est même essayé à la poésie. Il s'est exprimé aussi sur des thèmes sociologiques, psychologiques et même économiques, et dans *L'Idiot de la famille* il a tenté de fournir un échantillon d'une anthropologie totale. Mais contrairement à Voltaire, qui fut « philosophe » mais non philosophe au sens le plus strict du terme, Sartre est également un grand philosophe ; d'après certains, il est le penseur le plus important du siècle qui vient de s'achever. Quoi qu'il en soit, son existentialisme, qui fait de la liberté l'essence de l'homme, a eu une plus grande influence sur les esprits que les autres doctrines modernes et postmodernes plus arides et plus académiques.

Il y a deux courants intellectuels qui s'inspirent de Heidegger : l'existentialisme représenté par Sartre et Maurice Merleau-Ponty, et un certain postmodernisme, plus particulièrement le déconstructionnisme de Paul de Man et de Jacques Derrida. Le deuxième de ces courants est antihumaniste, tandis que le premier, selon ce même Heidegger, qui prend ses distances à l'égard de Sartre pour cette raison, est humaniste.

Sartre nous dit lui-même que son existentialisme est un humanisme<sup>1</sup>. « Tout homme est tout l'homme<sup>2</sup> » et ses héros aspirent

1. *L'existentialisme est un humanisme*, Éditions Nagel, Paris, 1965.

2. *Saint Genet, comédien et martyr*, p. 539. Cf. *Les Séquestrés d'Altona* : « je suis tout homme et tout l'Homme », IV, 2.

souvent à être des « homme[s] parmi les hommes<sup>3</sup> ». Mais, sous la plume de Roquentin, il se moque des humanistes<sup>4</sup>, et les hommes peuvent être considérés comme des homards. Certes, pas plus que Flaubert n'affuble son stupide humaniste monsieur Homais de l'orthographe « hommet », qui montrerait trop clairement ce qu'il faut que nous pensions de lui, Sartre ne traite de homards, terme qui serait manifestement péjoratif comme « roublard », « froussard », « vantard », « pleurard », « fuyard », et surtout « bâtard », des êtres humains. (Rappelons pourtant que plusieurs de ses héros, comme le souligne Francis Jeanson<sup>5</sup>, sont littéralement ou symboliquement des bâtards.) Mais nous verrons que, tout humaniste qu'il est (et il faudra que nous tirions au clair sa conception de l'homme), c'est souvent comme cela (mais généralement il préfère parler de crabes) qu'il les perçoit.

Tout homme est projet, et ne saurait voir le monde qu'à la lumière du projet qu'il est. Tout homme a donc nécessairement une vision du monde. C'est là une des idées maîtresses de la philosophie de Sartre, qui est naturellement sujet lui-même à cette loi. Or, sa hantise des crustacés, dont nous allons parler, fait-elle preuve d'une névrose ? Relève-t-elle de la vision du monde de Sartre, ou a-t-elle une signification qu'il voudrait ontologique ? Y aurait-il en particulier un rapport entre le « homardisme » de certains et la conception sartrienne du néant ? Quelle est cette conception, et que vaut-elle ? Et jusqu'à quel point la vision du monde sartrienne est-elle ancrée dans son ontologie ? Voilà des questions auxquelles nous allons essayer de répondre.

Si nous nous concentrons sur les premières expressions existentialistes de la pensée de Sartre, ce n'est ni parce que nous mésestimons ses ouvrages ultérieurs, loin de là, ni parce que nous pensons que la *Critique de la raison dialectique* effectue une rupture avec la philosophie de *L'Être et le néant*. C'est parce que, au contraire, son existentialisme jette les bases de sa pensée néo-marxiste, et que ce

3. Voir par exemple *Les Mouches*, acte II, tableau 1, scène IV ; cf. aussi *Les Mots*, p. 187, et « Orphée noir », in *Situations III*, p. 237.

4. *La Nausée*, p. 165 – 66.

5. *Sartre par lui-même*, ouvrage consacré au thème de la bâtardise.

sont ces bases qui nous intéressent particulièrement, que nous les étudions avec une attention spéciale. L'existentialisme nous invite à penser notre condition et à nous engager dans le monde réel. En dialoguant avec Sartre, et tout en le critiquant parfois sévèrement, nous pensons alors rester fidèle à son esprit.



## CHAPITRE 1

### Situations limites et situations extrêmes

En décrivant les ouvrages littéraires de Sartre, on parle souvent indifféremment de situations limites et de situations extrêmes ; et que Sartre nous y autorise jusqu'à un certain point cela est démontré par ce qu'il écrit dans *Pour un théâtre de situations*, où il parle de la nécessité, pour montrer l'homme total, de mettre en scène des situations limites et de plonger les hommes dans des situations universelles et extrêmes<sup>1</sup>, ainsi que par « Qu'est-ce que la littérature ? », où il parle d'une « littérature des situations extrêmes<sup>2</sup> ». Dans « La République du silence » il ne paraît faire aucune distinction entre ces deux concepts. Mais, entre ces deux genres de situations, il y a une distinction importante à faire, que nous allons essayer de tirer au clair.

Nous appellerons *situation*, écrit Sartre, la contingence de la liberté dans le *plenum* d'être du monde en tant qu'[un] *datum* qui n'est là que *pour ne pas contraindre* la liberté ne se révèle à cette liberté que comme *déjà éclairé* par la fin qu'elle choisit. Ainsi le *datum* n'apparaît jamais comme existant brut et en-soi au pour-soi ; il se découvre toujours comme motif puisqu'il ne se révèle qu'à la lueur d'une fin qui l'éclaire. Situation et motivation ne font qu'un<sup>3</sup>.

1. Cf. *op. cit.*, in *La Rue* (novembre, 1947), réimprimé dans *Un théâtre de situations*, p. 4.
2. *Situations II*, p. 250.
3. *L'Être et le néant*, p. 568.

On sait que pour Sartre les situations les plus extrêmes sont dépassables, même si pour les dépasser on doit recourir au suicide (comme c'est le cas de Sorbier dans *Morts sans sépulture*).

La vision lucide de la situation la plus sombre est déjà, par elle-même, un acte d'optimisme. Elle implique en effet que cette situation est pensable, c'est-à-dire que nous n'y sommes pas égarés comme dans une forêt obscure et que nous pouvons au contraire nous en arracher au moins par l'esprit, la tenir sous notre regard, donc la dépasser déjà et prendre nos résolutions en face d'elle, même si ces résolutions sont désespérées<sup>4</sup>.

Et plus loin, dans le même ouvrage, en parlant du théâtre de situations :

Plus de caractères : les héros sont des libertés prises au piège, comme nous tous. Quelles sont les issues ? Chaque personnage ne sera rien que le choix d'une issue et ne vaudra pas plus que l'issue choisie. Il est à souhaiter que la littérature entière devienne morale et problématique, comme ce nouveau théâtre. Morale – non pas moralisatrice : qu'elle montre simplement que l'homme est aussi valeur et que les questions qu'il se pose sont toujours morales. Surtout qu'elle montre en lui l'inventeur. En un sens, chaque situation est une souricière, des murs partout : je m'exprimais mal, il n'y a pas d'issues à *choisir*. Une issue, ça s'invente. Et chacun, en inventant sa propre issue, s'invente soi-même. L'homme est à inventer chaque jour<sup>5</sup>.

Mais, si les situations extrêmes peuvent être dépassées et changées, si elles se découvrent comme motivations, comme Sartre le prétend, il n'en va pas de même pour les situations limites. Il ne sert à rien de vouloir supprimer autrui dans l'espoir que son regard ne pèsera plus sur moi : autrui est une dimension indépassable de mon être-dans-le-monde. De même, la mort n'est pas *ma possibilité*, dit Sartre, « elle est situation-limite, comme envers choisi et fuyant de mon choix<sup>6</sup> ».

Elle n'est pas *mon* possible, au sens où elle serait ma fin propre qui m'annoncerait mon être ; mais du fait qu'elle est inéluctable nécessité d'exister ailleurs comme un dehors et un en-soi, elle est intério-

4. « Qu'est-ce que la littérature ? », p. 289.

5. *Ibid.*, p. 313.

6. *L'Être et le néant*, p. 632.

risée comme « ultime », c'est-à-dire comme sens thématique et hors de portée des possibles hiérarchisés. Ainsi, me hante-t-elle au cœur même de chacun de mes projets comme leur inéluctable envers. Mais précisément comme cet « envers » est à assumer non comme *ma* possibilité, mais comme la possibilité qu'il n'y ait plus pour moi de possibilités, elle ne *m'entame pas*. La liberté qui est *ma liberté* demeure totale et infinie ; non que la mort ne la limite pas, mais parce que la liberté ne rencontre jamais cette limite, la mort n'est aucunement un obstacle à mes projets ; elle est seulement un destin *ailleurs* de *ces projets*. Je ne suis pas « libre pour mourir », mais je suis un libre mortel<sup>7</sup>.

Notons qu'ici la liberté ne rencontre pas de limite, ce qui veut dire en partie que je ne peux pas connaître ou exister ma mort, parce que, pour la connaître, il faudrait que je sois vivant, ce qui serait une contradiction dans les termes. Mais ailleurs Sartre écrit : « Il n'en est pas moins vrai que la liberté rencontre ou semble rencontrer des limites, du fait du *donné* qu'elle dépasse ou néantit<sup>8</sup>. » De plus, s'il est vrai que la liberté ne peut être limitée que par la liberté, il n'en reste pas moins que cette liberté qui limite la mienne est souvent celle d'autrui, et que je la rencontre. Y aurait-il alors des limites que je rencontre et d'autres que je ne rencontre jamais ?

Mais, d'abord, qu'est-ce qu'une limite ? Il est certain qu'elle ne peut pas faire partie de l'en-soi, parce que c'est une espèce de frontière, une « négativité » qui ne saurait naître dans l'en-soi massif et indifférencié que grâce à l'action néantisante ou néantissante (nous y reviendrons) du pour soi. Les limites dans la réalité extérieure qui viennent de mon pour-soi et qui me permettent de transformer l'en-soi en « monde », je les rencontre ; mais, dans les situations limites, les limites ne viennent pas de mon pour-soi, elles viennent du pour-soi de l'autre. Voilà ce que dit Sartre au sujet de la mort :

Cette limite de fait que nous devons assurer, en un sens, puisque rien ne nous pénètre du dehors et qu'il faut bien en un sens que nous *éprouvions* la mort si nous devons pouvoir simplement la nommer, mais qui, d'autre part, n'est jamais *rencontrée* par le pour-soi,

7 *Ibid.*

8 *Ibid.*, p. 564.